

Claude Ribbe

## Le Général Dumas

*Né esclave, rival de Bonaparte  
et père d'Alexandre Dumas*

Tallandier

1<sup>re</sup> édition : Éditions Alphée, Jean-Paul Bertrand, 2008

© Éditions Tallandier, 2021  
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)

ISBN : 979-10-210-4898-0

« Il n'y a que deux puissances au monde,  
le sabre et l'esprit : à la longue,  
le sabre est toujours vaincu par l'esprit. »

Napoléon Bonaparte

« Le plus grand des Dumas [...], c'est le fils  
de la négresse, [...] c'est le général Alexandre  
Dumas de La Pailleterie, le vainqueur du Saint-  
Bernard et du Mont-Cenis, le héros de Brixen.

Il offrit soixante fois sa vie à la France,  
fut admiré de Bonaparte et mourut pauvre.  
Une pareille existence est un chef-d'œuvre  
auquel il n'y a rien à comparer. »

Anatole France



## Avant-propos

Devançant le crépuscule du matin, le mardi 9 avril 1895, un Européen déjà âgé s'échappa précipitamment de l'élégante demeure où il se morfondait depuis huit jours que le steamer assurant la liaison maritime avec Port-au-Prince, le *Rivière*, l'avait débarqué sur le quai de Jérémie, à l'ouest d'Haïti. Le plus lestement qu'il put, l'impatient sexagénaire se hissa sur la fringante monture qu'un palefrenier autochtone tenait prudemment par la bride. Préférant faire cavalier seul, par coquetterie sans doute, il n'avait pas voulu emprunter, comme son épouse, l'élégante victoria mise à leur disposition par le consul de France qui roulait derrière lui, soulevant un épais nuage de poussière.

C'était un homme de théâtre alors fort célèbre en son pays, bien qu'aujourd'hui totalement oublié. Venant de prendre sa retraite de la Comédie-Française, Frédéric Febvre, le « grand Frédéric », la

coqueluche du Second Empire, réalisait enfin son rêve : visiter les Antilles.

Quand il parvint sur la place de la cathédrale où il avait rendez-vous avec quelques amis, sa stupéfaction ne fut pas mince de constater que cinquante coéquipiers l'attendaient. D'autant que, pour finir de le surprendre, tous s'étaient découverts à son approche, silencieusement, respectueusement. Le vieil acteur, saisi d'une émotion plus vive encore que tout ce qu'il avait pu éprouver au cours d'une carrière pourtant longue, comprit que ce n'était pas lui qu'on saluait mais son dernier rôle. Cette fois, il incarnait une légende, encore vivante : celle des Dumas. C'était elle qui rattachait encore Haïti, l'ancienne colonie, à cette France qui lui suçait le sang depuis deux siècles. Un million d'hommes, de femmes et d'enfants, arrachés de l'Afrique, y avaient été transportés et y étaient morts d'épuisement pour que là-bas, chaque matin, d'insouciantes Européens puissent simplement sucrer leur café. Les esclaves s'étaient révoltés et ils étaient devenus citoyens. Les Français avaient tenté de les asservir à nouveau. Les Haïtiens les avaient taillés en pièces et avaient proclamé l'indépendance. Quelques années plus tard, lassés des menaces de reconquête, ils avaient dû se résigner à payer une faramineuse rançon destinée à rembourser les anciens colons de la perte de leur cheptel humain.

Tandis que le jour se levait, guidés par un nommé Pamphile, ils passèrent à gué la rivière de La Guinaudée et, après avoir difficilement progressé, parvinrent enfin au lieudit Habitation Madère. Là, au milieu des fleurs, ils ne trouvèrent rien d'autre qu'une cabane et quelques pierres noircies. Cette riante excursion qui se poursuivit par un joyeux pique-nique n'était pas seulement une fantaisie de touriste. Elle répondait à une demande exprimée dans une lettre adressée par Alexandre Dumas fils à son ami Febvre qui avait joué ses pièces. Le dramaturge, apprenant que le comédien s'embarquait pour Cuba, d'où il visiterait Port-au-Prince, l'avait prié d'aller en pèlerinage, s'il en avait le temps, sur les lieux où avaient vécu ses arrière-grands-parents : un aristocrate normand et son esclave d'origine africaine, là où son grand-père, le futur général Dumas, avait passé ses premières années.

Au soir de sa vie, l'auteur de *La Dame aux camélias*, membre de l'Académie française, n'avait pas oublié d'où il venait.

Revenu de son équipée et prêt à retourner à Port-au-Prince, Febvre posta une lettre à l'auteur pour lui raconter la journée, le plus fidèlement possible. La missive ne parviendrait pas à son destinataire avant l'été.

De l'autre côté de l'Atlantique, Alexandre Dumas fils sentait qu'il allait mourir bientôt et qu'avec lui s'éteindrait, peut-être, une flamme qui, depuis plus de cent ans, brillait d'un éclat singulier. Une lueur sans laquelle la France serait un pays différent. Que lui resterait-il sans l'insolence intrépide de d'Artagnan et de ses joyeux compagnons ? Car dans le cœur de Dumas fils survivait un autre prosateur, auquel la postérité réserverait une place immense, un romancier qui entrerait, deux cents ans après sa mort, au Panthéon de la République. Et, bien au-delà des frontières et des honneurs, il serait l'auteur français le plus populaire, le plus lu au monde.

Ces deux écrivains homonymes, père et fils, dissimulaient l'Alexandre Dumas originel : un général de la Révolution, le premier à avoir porté ce nom.

En cette année 1895, les frères Louis et Auguste Lumière organisaient les premières séances publiques de cinématographe. Qui aurait alors imaginé que *Les Trois Mousquetaires* serait l'une des œuvres littéraires les plus adaptées à l'écran ?

On croit avoir tout dit de ce roman. D'éminents biographes ont disséqué l'œuvre et la vie de son auteur. Mais n'ont-ils pas, malgré eux peut-être, négligé l'essentiel ? Imaginons un orphelin de trois ans dans une petite ville de Picardie. Son père ? Un héros, comme la plupart des pères. C'est ce que

dira la mère du petit, la veuve encore amoureuse de ce cavalier entrevu alors qu'elle venait tout juste de fêter ses vingt ans. Un homme pas comme les autres dont elle défendra toujours la mémoire avec feu. Plus tard, interrogeant les archives, voyageant sur les traces du général, questionnant d'anciens compagnons, l'orphelin devenu romancier découvrira que cet héroïsme n'était nullement imaginaire. L'amour et l'admiration immenses qu'il portait à son géniteur l'amèneront à immortaliser un nom qui, en fait, n'était qu'un pseudonyme, un masque, un nom de guerre lancé comme un défi au recruteur des dragons de la Reine. Mais Alexandre Dumas ne pourra jamais redonner à son père la place qui lui revient dans la mémoire nationale. Pour cela, il lui aurait fallu revendiquer avec fierté ses origines africaines. Peut-on lui faire reproche s'il n'en eut jamais tout à fait la détermination ? Ce serait injuste. Depuis son enfance et jusqu'à sa mort, il put vérifier à ses dépens qu'en France, les Africains, de même que leurs descendants, n'étaient pas considérés comme des hommes mais plutôt comme une variété de bêtes stupides, puantes, dangereuses et cependant fort utiles. Ainsi justifiait-on le crime qu'on leur avait fait subir en les déportant en masse pour les mettre en esclavage. Ainsi innocenterait-on ensuite d'autres forfaits lorsque, l'esclavage aboli, on s'installerait en Afrique comme en pays conquis pour

en exploiter les richesses et en asservir autrement les habitants, au nom cette fois de l'humanisme et de la civilisation. C'est vrai : Dumas le romancier, malgré l'évidence qu'un caricaturiste aussi cruel qu'Amédée de Noé<sup>1</sup> (dit Cham) ne se privait pas de souligner d'un trait épais, fit quelque mystère d'une partie de ses aïeux. Son fils eut beau jeu d'en parler plus volontiers, lui dont le phénotype ne laissait rien deviner. Si l'auteur des *Trois Mousquetaires* avait dit tout haut que son père était un esclave à demi-nègre, sans doute sa carrière eût-elle pris une tout autre tournure ; sans doute d'aucuns le trouveraient-ils aujourd'hui beaucoup moins sympathique. Le pire eût été de faire de ce père esclave un héros de roman. Mais l'histoire qu'il ambitionna le plus d'exposer, c'était peut-être justement celle-là. Il se pourrait qu'il n'en écrivît tant d'autres que pour compenser l'interdit qui le retenait.

La seconde raison qui empêcha Dumas de faire de son père tel quel le personnage central d'un livre, c'est qu'il lui aurait bien fallu y donner

---

1. Amédée de Noé n'avait sans doute pas choisi ce pseudonyme au hasard, la descendance de Cham étant, d'après la Bible, condamnée à la servitude parce que Cham se serait moqué de l'ivresse et de la nudité de Noé, son père. Une certaine tradition, pour légitimer aux yeux de la religion l'esclavage des Africains, crut utile de voir en eux les descendants de Cham. Par ailleurs, l'ancêtre d'Amédée de Noé, propriétaire esclavagiste à Saint-Domingue, avait eu l'honneur d'être le maître de Toussaint Louverture et surtout de l'affranchir.

## AVANT-PROPOS

le mauvais rôle à Napoléon, dont on conviendra, même sans parti pris, qu'il fut hostile au général, comme à tous ceux qui lui ressemblaient par la couleur. Or, pour les jeunes romantiques, Napoléon était un héros quasi républicain. De 1851 jusqu'à la mort de Dumas, c'était aussi l'oncle du maître de la France. Sous Napoléon III, on se garda bien, évidemment, de rappeler que le « petit caporal » avait rétabli l'esclavage en Guyane ; en Guadeloupe aussi, dans un bain de sang ; qu'il l'avait maintenu d'une main de fer à la Martinique et à La Réunion ; que faute d'y être parvenu à Saint-Domingue, il avait bel et bien tenté d'exterminer les Haïtiens. On oublia qu'il avait légalisé le racisme en France et privé le général Dumas de tout commandement, de toute récompense et même du misérable arriéré de solde qui lui était dû. C'est dans ces circonstances qu'Alexandre Dumas publia ses *Mémoires*, qui constituent, pour beaucoup, la seule référence permettant d'appréhender la vie du général Dumas. Si ce dernier y tient, certes, une bonne place, ses origines sont escamotées aussi bien que la haine teintée de jalousie que lui voua Napoléon. Qu'on imagine le pauvre « chat botté » aux côtés de ce géant. Lorsque le général Dumas, fils de marquis, connu déjà pour des faits d'armes enviables, était un superbe général de cavalerie qui venait d'être nommé commandant en chef de

l'armée des Pyrénées, Bonaparte n'était encore à Toulon qu'un simple capitaine, un pauvre artilleur voyageant à pied et reprisant lui-même ses hardes.

Quand il s'agit de son père, le romancier Dumas, qui pourtant disposait de solides archives, ne peut s'empêcher de mêler l'imaginaire et le réel. Et ce sont surtout les aspects les plus excessifs de son récit qui ont été retenus. D'aucuns assurent ainsi, sur la seule foi du romancier, que le général Dumas était vraiment capable, suspendu à une poutre à la seule force de ses bras, de soulever un cheval serré entre ses cuisses. Qui pourrait sérieusement admettre, même en n'ayant jamais foulé la paille d'une écurie, qu'un être humain, fût-il un colosse, puisse arracher de terre un cheval de plus de quatre cents kilos – deux fois le record du monde d'haltérophilie ? N'y a-t-il pas dans cette manière de célébrer le général Dumas, même si sa force physique, certainement, était peu commune, l'insidieuse tentation d'en faire un phénomène de cirque, sinon de le bestialiser en le parant d'attributs hors normes, monstrueux, ce qui nous ramène aux vieux poncifs de la négrophobie ?

Ce n'est sans doute pas un hasard non plus si l'on s'obstine à répéter, d'après l'acte de mariage du général, que sa mère était morte en 1772, alors

que des documents indiscutables attestent qu'il la savait encore vivante près de trente ans plus tard. On peut facilement admettre qu'il ait été obligé de déclarer sa mère décédée pour hâter son mariage et éviter, en temps de guerre, d'inutiles formalités<sup>2</sup> ou qu'il ait préféré passer son existence sous silence plutôt que d'évoquer sa condition d'esclave. Ce qu'on comprend moins bien, c'est que des historiens réputés sérieux s'attachent, en validant sans examen la disparition prématurée de la mère du général Dumas, à tenir l'un des plus illustres écrivains français à distance d'un passé esclavagiste qui fait pourtant partie intégrante de sa vie, comme de notre héritage.

Après la disparition d'Alexandre Dumas fils, André Maurel, rendant hommage aux Trois Dumas<sup>3</sup>, n'oublia pas le général, mais en ignorant ou en omettant le plus important. Puis ce fut l'honorable initiative d'un Auvergnat. Ernest d'Hauterive<sup>4</sup>

---

2. Un majeur devait obligatoirement solliciter, quitte à passer outre, le « conseil » de ses parents avant de se marier. La mère du général Dumas, résidant à Jérémie et n'étant pas affranchie en 1792, à l'époque du mariage de son fils, une telle procédure n'aurait probablement jamais abouti, ce qui aurait empêché les noces. Le général était pressé. Il devait partir au front.

3. André Maurel, *Les Trois Dumas*, 1896. Curieusement, un quasi-homonyme, André Maurois, reprit en 1957 et le titre et le sujet.

4. Ernest d'Hauterive, *Un soldat de la Révolution. Le général Alexandre Dumas*, Paris, 1897.

publia une biographie qui, pour ainsi dire, ne sortait pas de la famille puisqu'il avait épousé Jeannine Dumas, l'arrière-petite-fille du héros. Si ce livre, bien documenté, a le mérite d'être la seule monographie française consacrée au général jusqu'à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, d'Hauterive s'en tient principalement aux faits d'armes et reprend trop souvent les enjolivements imaginés par le romancier Dumas dans ses *Mémoires*. Après d'Hauterive, c'est un long silence, malgré un excellent article d'Ernest Roch<sup>5</sup>, inspiré par le centenaire de la mort de l'officier, mais dont la diffusion, comme celle de l'ouvrage de Robert Landru<sup>6</sup>, publié à compte d'auteur à la fin des années 1970, garda un caractère limité. Majeur fut l'apport d'un historien et généalogiste normand, Gilles Henry<sup>7</sup>, qui, grâce à la découverte d'un manuscrit<sup>8</sup>, révéla les tribulations d'Alexandre-Antoine de La Pailleterie, grand-père d'Alexandre Dumas. Mais le général était rarement la véritable

---

5. Ernest Roch, « Le général Alexandre Dumas. Comment il devint l'hôte puis l'allié d'une famille cotteretziennne », *Bulletin de la Société historique de Villers-Cotterêts*, 1906, p. 87. De même qu'Ernest d'Hauterive, Roch était du sérail. Une rumeur locale fait même de lui le fils de l'écrivain Alexandre Dumas et de Louise Boivin.

6. Robert Landru, *À propos d'Alexandre Dumas. Les aïeux, le général, le bailli*, Vincennes, 1977.

7. Gilles Henry, *Monte-Cristo ou l'extraordinaire aventure des ancêtres d'Alexandre Dumas*, Paris, Perrin, 1976 et *Les Dumas. Le secret de Monte-Cristo*, Paris, France-Empire, 1999.

8. Archives départementales du Pas-de-Calais, 38 C.

finalité de ces études. Comme s'il y avait en lui quelque chose de dérangeant, ce qu'illustre parfaitement la malédiction qui pèse sur sa statue, érigée en 1913 à Paris, place Malesherbes<sup>9</sup>, mais jamais inaugurée (parce que trop négroïde) et finalement abattue sur les recommandations du collaborateur français Abel Bonnard, tant elle perturbait, face à un immeuble occupé par ces nazis dont on sait le mépris pour un pays « négroïde » qui s'était permis d'opposer des tirailleurs sénégalais à la « race des seigneurs ».

Ainsi, pour que le général Dumas fût immortalisé en tant que tel par l'historiographie avant de l'être par la littérature, il faudrait attendre longtemps, bien longtemps après que la dynastie des Dumas se serait éteinte, que la mémoire des descendants d'esclaves, enfin capables d'assumer fièrement leurs origines, en dépit des quolibets et des insultes, vienne aiguillonner la recherche historique ; il faudrait attendre qu'on ose enfin, malgré l'idolâtrie ambiante, mettre en lumière la part d'ombre sanglante projetée sur les Antilles par la statue de Napoléon.

Mais si Dumas ne fut pas en mesure de mettre entièrement sa plume au service d'un père pourtant vénéré, comment douter un seul instant, quand on

---

9. Depuis place du général-Catroux.

connaît la véritable histoire, que le général ait pu inspirer le plus célèbre de ses romans ?

Même si les « spécialistes » font la sourde oreille, les faits sont là, déjà révélés dans un ouvrage antérieur<sup>10</sup>, attestés par des documents d'archives, faciles à vérifier. Pendant une dizaine d'années, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'amitié réunit quatre Français aux dragons de la Reine, sans distinction de couleur ni d'origine sociale. Ils étaient jeunes, beaux, intrépides. Ils croyaient à la Révolution, à l'honneur, à la patrie. La réussite fulgurante du plus brave d'entre eux fit la fortune des trois autres qui finirent comtes, barons, dignitaires de l'Empire. Mais le d'Artaignan d'Amérique, rattrapé par les préjugés, victime d'une véritable injustice, mourrait de chagrin dans la petite ville de France qui l'avait accueilli à bras ouverts, où il avait rencontré l'amour et où on ne l'oublierait jamais. Son fils le vengerait en devenant une référence incontournable de l'« identité nationale ».

Au moment où une certaine France, refusant de reconnaître que ce qu'elle appelle la « diversité » est inscrit au cœur même de son passé, s'interroge sur ses valeurs, au moment où ressurgissent, à la faveur d'une amnésie générale, des préjugés d'un autre âge,

---

10. Claude Ribbe, *Alexandre Dumas, le Dragon de la Reine*, Paris, Le Rocher, 2002.

## AVANT-PROPOS

c'est cette histoire du « Diable noir », aussi simple, aussi extraordinaire qu'un roman d'Alexandre Dumas, qu'il convenait, à la faveur de documents inédits justifiant un nouveau livre, de dévoiler une bonne fois pour toutes.



## La Guinaudée

Lorsque l'esclave Céssette<sup>1</sup>, le 25 mars 1762, donna le jour à Thomas-Alexandre<sup>2</sup>, futur général Dumas, aux yeux de la loi, cet enfant était non seulement un bâtard né de père inconnu mais aussi un esclave. Car le Code noir, qui définissait juridiquement le sort des captifs français d'Amérique, interdisait formellement à un homme libre de légitimer un enfant né du concubinage avec son esclave et imposait au rejeton de toute femme assujettie à la servitude le statut juridique de la mère. Et pourtant, quel autre père Thomas-Alexandre pouvait-il avoir que celui qui se faisait appeler « Antoine Delisle » et vivait

---

1. Céssette était bien esclave et, faute d'affranchissement, elle l'est restée jusqu'à la reconnaissance de l'abolition de l'esclavage dans la partie occidentale de Saint-Domingue par Polverel, le 4 septembre 1793.

2. Les esclaves, pour éviter toute idée de famille, devaient se contenter de prénoms ou de sobriquets plus ou moins agréables à porter, mais ils conservaient bien entendu la mémoire de leur nom originel. En fut-il ainsi de Céssette dont on a dit qu'elle avait pu garder son nom africain ensuite francisé en Dumas par son fils ?

retiré sur une modeste habitation<sup>3</sup>, notoirement en couple avec cette Césette qu'il avait payée une fortune quelques années plus tôt ? Mais ni elle ni son fils ne seraient pour autant « confisqués au profit de l'hôpital, sans jamais pouvoir être affranchis » comme l'imposait pourtant le Code noir en pareil cas. Car la naissance d'enfants issus de l'union des maîtres avec leurs esclaves semble avoir été assez courante pour être tolérée. Le Code noir, dans sa première version, prévoyait même la possibilité d'une régularisation lorsque le maître était dans une situation juridique lui permettant de se marier. Il lui suffisait alors d'épouser son esclave dans les formes observées par l'Église pour que la mère fût affranchie et sa descendance, par conséquent, libre et titulaire de la nationalité française. Il est vrai qu'une seconde version, mise en application en 1724, théoriquement dans la seule colonie de Louisiane, légalisait le préjugé de couleur, que le Code noir de 1685 n'osait encore exprimer ouvertement, et interdisait explicitement aux « sujets blancs » de contracter mariage avec les « noirs ».

Quoi qu'il en soit, et en dépit de ce que pourra alléguer plus tard l'écrivain Alexandre Dumas qui s'obstinera à répliquer à une accusation de bâtar-

---

3. Plantation, dans le langage colonial de l'Ancien Régime. Les « habitants » sont les colons.

dise<sup>4</sup>, Antoine Delisle n'épouserait jamais son esclave Césette. Si leur union fut certainement fondée, pendant plusieurs années, sur une affection réciproque, elle resterait cependant dans les limites étroites imposées par la législation esclavagiste de l'époque.

Un bien étrange personnage que cet Antoine Delisle. Âgé de quarante-sept ans, il était en réalité le cadet d'une famille normande qui, bien que relativement peu fortunée, avait tout de même été anoblée sous Louis XI et donné des chevaliers au très aristocratique ordre de Malte. Par les femmes, le colon descendait d'un preux tué à Azincourt, et il était ainsi l'arrière-petit-neveu de Jacques de Chabannes, compagnon de Jeanne d'Arc. Même si ce n'était qu'un titre de courtoisie, son père, Alexandre, fils d'Alexandre, passait pour un marquis.

Delisle, de son vrai nom Alexandre-Antoine Davy de La Pailleterie<sup>5</sup>, était donc très exactement un déclassé. Vingt-quatre ans plus tôt, abandonnant une carrière d'officier d'artillerie qu'il l'avait conduit à la garnison de Besançon, il s'en était allé

---

4. Dans ses *Mémoires*, Alexandre Dumas, qualifié (à tort) de « bâtard » par un détracteur lorsqu'il se présenta sans succès aux élections législatives à Corbeil en avril 1848, produit son acte de naissance et en infère que « ni [lui] ni [son] père [n'étaient] bâtards » sans fournir, et pour cause, aucune pièce indiquant que sa grand-mère et son grand-père avaient été mariés.

5. Se prononce « Paltrie ».

rejoindre son frère Charles et, comme lui, chercher fortune à Saint-Domingue, la « perle des Antilles » qui, en ce XVIII<sup>e</sup> siècle, faisait vivre un Français sur huit. Hormis dans les ports pratiquant la traite où l'horreur du trafic ne pouvait être ignorée par les marins qui le pratiquaient, peu nombreux étaient ceux qui, en France, avaient conscience que, derrière l'eldorado américain, se cachait la réalité atroce de l'esclavage, aiguisée par le préjugé de couleur. Car la colonie française de Saint-Domingue, la plus prospère de toutes les îles à sucre, était aussi la plus dure et ne laissait qu'une espérance de vie très limitée aux déportés.

Pour quelle raison Delisle se cachait-il ? Sans doute dans l'espoir de vivre heureux en dépit de la médiocrité de sa situation. Car il était pauvre. Après avoir vécu chez son cadet et l'avoir aidé quelque temps à gérer une importante habitation du côté du Cap, Alexandre-Antoine s'était habitué à l'oisiveté et avait fini par contracter des dettes. Mais ce qu'on lui avait surtout reproché, c'était d'entretenir des rapports un peu trop familiers avec les esclaves. On peut ainsi penser qu'il ne partageait guère les préjugés de Charles qui, de colon esclavagiste, futur propriétaire d'une habitation à Monte-Cristo<sup>6</sup>, deviendrait un

---

6. Le romancier Alexandre Dumas saura s'en souvenir. Aujourd'hui, Monte-Cristo est devenu Monte-Cristi.

temps armateur négrier. D'où une violente querelle qui aurait poussé Alexandre-Antoine, en 1748, à prendre la fuite en emmenant trois esclaves, plus ou moins contre leur gré semble-t-il. Parmi ces captifs, deux hommes, Rodrigue et Cupidon, et une femme nommée Catin. Cette dernière était certainement la compagne d'Alexandre-Antoine, d'où peut-être ce surnom peu valorisant. Malgré les recherches entreprises par son frère, qui désirait éviter le scandale, le fugitif s'était installé clandestinement à Jérémie, à l'autre extrémité de l'île, sur un petit lopin de terre. Là, Alexandre-Antoine, devenu Delisle, aurait vécu en concubinage avec Catin et vendu Rodrigue pour subsister. Les années passant, Catin prenant de l'âge, Delisle lui avait rendu sa liberté sans toutefois l'affranchir officiellement.

C'est alors qu'il avait fait l'acquisition « à un prix exorbitant<sup>7</sup> » de Césette, une « négresse » appartenant déjà à un colon de Saint-Domingue, le sieur de Maubielle. Césette était devenue la nouvelle compagne d'Antoine Delisle et lui aurait donné quatre enfants : Adolphe, Jeannette, Marie-Rose et Thomas-Alexandre, outre une fille à la peau plus sombre qu'elle aurait eue en dehors de cette union « d'un nègre des environs de la Petite Terre, où

---

7. Rapport de Chauvinault, procureur du roi à Jérémie, cité par Gilles Henry (*Les Dumas, op. cit.*).

Monsieur Delisle [avait] fait sa résidence pendant plusieurs années ». À force de vivoter, il avait fini par faire de mauvaises affaires, « ayant pris des fermes qui lui réussirent mal et ayant donné dans la mauvaise compagnie ».

La suite de l'histoire permet de penser que le père avait une affection prononcée pour son fils cadet. Il lui fit donner ou lui donna lui-même un semblant d'instruction, lui apprenant au moins à lire et à écrire. Pour le reste, on peut supposer une enfance assez libre, permettant de s'adonner à l'envi aux exercices physiques pour lequel le jeune Thomas-Alexandre était doué, la nature l'ayant doté d'une robuste constitution.

Peu après 1773, Delisle apprit que son père et ses deux frères étaient morts et qu'il était donc l'héritier du manoir familial de Bielleville-en-Caux<sup>8</sup>, des terres qui y étaient rattachées et sans doute aussi d'un joli pactole. À soixante ans, dans une situation financière des plus précaires, il n'avait pas grand-chose à perdre. De peur de mourir dans la misère loin de son pays natal, il n'hésita guère à changer de vie et à laisser cette colonie où, en trente-cinq ans, il n'avait pas réussi à s'enrichir. Pas question

---

8. Le manoir de « La Paltrie » existe toujours à Bielleville-en-Caux, commune de Rouville (Seine-Maritime).

d'embarquer Céssette ni sa progéniture. Pas question non plus, faute de moyens, de les affranchir<sup>9</sup>. Cependant, Alexandre-Antoine ne pouvait se résoudre à se séparer définitivement de son fils préféré, Thomas-Alexandre, alors âgé de treize ans. S'il ne put l'emmener, c'est que lui-même n'avait pas assez d'argent pour payer le voyage. La solution qui lui parut la plus appropriée fut donc de vendre Céssette et trois de ses enfants à un sieur Caron, originaire de Nantes. « Encore dit-on la vente simulée, le sieur Caron n'étant pas en état de payer. »

Si Céssette fut ainsi l'objet d'une transaction fictive après 1773, elle n'était évidemment pas morte en 1772 comme le prétendra à tort le romancier Alexandre Dumas. La suite le confirmera.

Thomas-Alexandre, lui, fut réellement vendu à Port-au-Prince à un capitaine Langlois, mais à réméré, c'est-à-dire avec une clause lui permettant d'être racheté dès que le vendeur en aurait les moyens. Les huit cents livres résultant de cette affaire permirent au sieur Delisle de régler le prix de sa traversée. Ce n'était pas sans risque pour le garçon, car son père avait tout loisir de se raviser une fois arrivé en France, la fortune escomptée pouvait s'avérer moins importante que prévu et

---

9. Pour limiter les affranchissements, on les frappait d'une taxe dissuasive.

la traversée était aventureuse. Tout voyageur était en droit de craindre les flibustiers et les naufrages. On peut donc se représenter les sentiments mitigés du pauvre Thomas-Alexandre lorsqu'il vit son père s'embarquer le 16 septembre 1775 sur un navire marchand, *Le Trésorier*, abandonnant la colonie. Il regrettait sûrement de ne pas suivre ce père qu'il n'avait jamais quitté. Mais n'était-il pas en même temps heureux de demeurer auprès d'une mère, d'un frère et de trois sœurs dont le départ « pour France » n'était pas prévu, la « vente » au sieur Caron étant un arrangement leur permettant de jouir d'une liberté officieuse ? Sans doute espérait-il qu'une fois son père rejoint, il ne serait pas difficile d'obtenir de lui un « regroupement familial ».

Le 4 décembre, *Le Trésorier* accostait au Havre. Tout se passa comme prévu. Ce disparu, qu'on avait cru mort pendant vingt-sept ans, fit un retour spectaculaire, préfigurant celui d'Edmond Dantès dans *Le Comte de Monte-Cristo*. Alexandre-Antoine, peu avant Noël, prit possession de son château, au grand dam de Léon de Maulde, le neveu par alliance qui l'occupait et se croyait seul héritier. Le revenant prit le titre de marquis et récupéra ses biens, avec la complicité d'André Castillon, un ancien de Saint-Domingue, établi à Bolbec en qualité de chirurgien, qui devait tenir lieu de conseiller et de fondé de pouvoir.

LE GÉNÉRAL DUMAS

Fait au quartier général de l'armée d'observation du Midi à Florence, le 15 floréal an IX de la République.

Alexandre Dumas.

## Table

Avant-propos.....	9
La Guinaudée.....	23
Un vrai fils de famille.....	33
Les trois dragons de la Reine.....	49
Villers-Cotterêts.....	65
La guerre.....	77
Les Américains.....	91
Général de l'an II.....	107
L'armée des Alpes.....	123
L'épée brisée.....	145
Vendémiaire.....	163
Le Diable noir.....	177
Derniers combats.....	187
 Annexe. – Rapport du général Alexandre Dumas au gouvernement français sur sa captivité à Tarente et à Brindisi.....	           209